



**HAL**  
open science

## Affaires de goût. Se rendre sensible aux choses

Antoine Hennion

► **To cite this version:**

Antoine Hennion. Affaires de goût. Se rendre sensible aux choses. PERONI M., ROUX J. Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde. Actes du colloque du CRESAL, Saint-Étienne, 20-22 octobre 2004, Editions de l'Aube, pp.161-174, 2006. halshs-00193247v1

**HAL Id: halshs-00193247**

**<https://shs.hal.science/halshs-00193247v1>**

Submitted on 3 Dec 2007 (v1), last revised 20 Dec 2007 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Affaires de goût. Se rendre sensible aux choses

in Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde,

Actes du colloque du CRESAL, Saint-Étienne, 20-22 octobre 2004

Michel Peroni et Jacques Roux éd., Éd de l'Aube, La Tour d'Aigues, 2006: 161-174

Antoine Hennion

Centre de sociologie de l'innovation, École des Mines de Paris

La sociologie de la culture nous a habitués à une lecture critique du goût. L'amateur est supposé ressentir un rapport naturel aux objets de sa passion. La sociologie vient montrer le caractère en réalité socialement construit de cette relation : les catégories utilisées, l'autorité de *leaders* et l'imitation des proches, les institutions et les cadres de l'appréciation, le jeu social de l'identité et de la différenciation. Une telle approche ne se contente pas de révéler les déterminants cachés d'une pratique qui se lirait comme naturelle, spontanée, individuelle. Au passage, elle transforme le goût en signe. Le contact même avec les choses, l'incertitude des sensations, les opérations et les techniques utilisées pour se rendre sensible aux objets recherchés et pour *se sentir sentir*, tous ces moments et gestes du goût sont négligés, quand ces pratiques ne sont pas directement dénoncées comme des rites dont la principale fonction serait moins de faire sentir que de faire croire, de produire la croyance collective des amateurs que le goût est dans les choses alors que, le sociologue le sait bien depuis Durkheim et Bourdieu, il n'est « que » la production collective de cette croyance même.

Une conception réflexive de l'activité des amateurs ouvre à un point de vue plus respectueux à la fois de leur conception du goût et de leurs pratiques pour se le révéler à eux-mêmes. Les amateurs ne « croient » pas au goût des choses. Au contraire, ils doivent se les faire sentir. Ils ne cessent d'élaborer des procédures pour mettre le goût (et leur goût) à l'épreuve et déterminer ce à quoi il répond, en s'appuyant aussi bien sur les propriétés d'objets qui, loin d'être données, doivent être déployées pour être perçues, que sur les compétences et les sensibilités à former pour les percevoir ; sur les déterminismes individuels et collectifs des attachements, aussi bien que sur les techniques et dispositifs nécessaires, en situation, pour ressentir quelque chose. Ainsi compris comme travail réflexif sur l'attachement, le goût des amateurs, au lieu d'être transformé en arbitraire à expliquer par des raisons sociales cachées, devient une technique collective, dont l'analyse ouvre à la compréhension des façons dont nous nous rendons sensibles, aux choses, à notre corps, à nous-mêmes, aux situations et aux moments, tout en contrôlant le caractère partagé ou discutable de ces effets avec les autres.

Mais le goût est peut-être un mot trop chargé. Commençons par échapper un instant aux apories qu'il accumule sous nos pas, en allant faire un petit tour au pied d'une voie d'escalade.

### [Encadré 1]

#### Prises et surprises

Quoi de plus simple ? En bas, des grimpeurs qui veulent monter là-haut ; en face d'eux, le roc, dur, inerte, tranquillement installé dans la longue durée de la géologie. Entre les deux, l'outillage nécessaire est là, les topos qui indiquent l'itinéraire approximatif, les clous et la corde pour s'assurer, les chaussons à gomme très adhérente. En somme, de quoi faire de la bonne théorie de l'action : des sujets humains dotés d'intentions claires, de compétences codifiées, de moyens techniques, essaient d'atteindre un objectif en mettant en œuvre des plans, qu'ils savent corriger au fur et à mesure des péripéties de la voie.

Et pourtant... est-ce là rendre compte de façon pertinente de ce qui se passe ? De quelle action s'agit-il, portée par quel sujet, avec quels résultats ? Son but n'est assurément pas d'arriver en haut. À peine le

grimpeur a-t-il réussi sa voie qu'il redescend. Le sommet, un objectif auquel les « conquérants de l'impossible » de l'alpinisme de Bon Papa accordaient encore une forte valeur, au moins mythique, a disparu : le haut de la voie n'est plus qu'un point d'assurance – quand elle ne débouche pas sur un parking ! Suit-on un plan ? Rien ne se passe comme on voudrait, le mouvement se définit avec le geste qui le réalise. On pourrait dire que l'objet de l'escalade est la réussite même de la voie. Mais même cela... les efforts qu'on fait échouent, et tout le plaisir est là. Une voie faite est une voie déjà oubliée, au profit de la suivante, plus dure, différente, qu'un autre grimpeur vient d'essayer en vain. Drôle d'action, en effet, dont l'échec intéresse plus que le succès.

Si l'objet de l'escalade se confond avec le fait même de grimper, si ce qui compte est entièrement dans ce qui se passe, du côté du sujet cet effacement de la distinction entre le but et la réalisation renvoie à une réduction analogue. Au pied de la voie, le grimpeur s'est empressé de gommer tous les attributs personnels qui font son identité ordinaire. Pour pratiquer ce genre de choses ensemble, on commence par déposer à l'entrée de l'activité ce qui ne la concerne pas. Un peu comme à l'armée, ne restent que le plaisir de faire ce qu'on fait, les caractères stéréotypés de chacun, les blagues, et bien sûr les interminables discussions sur tel ou tel passage, les prises, le mouvement à faire, la façon de se placer, les points de repos : devant leur falaise, des humains ensemble dont, pour un moment, seule importe la pratique commune. Comme tous les amateurs, les modélistes qui viennent comparer leurs avions de balsa le dimanche à Bagatelle ou les joueurs de boules sur les mails du Midi, c'est l'activité qui les définit, le temps d'une partie ou d'une sortie, non l'inverse.

Il faut aller plus loin : on dirait qu'il y a inversion méthodique, entre une description adéquate de ces curieuses pratiques d'amateurs, et le modèle de l'action. Le moyen devient l'objet, l'objet le moyen. Ce n'est pas là un simple biais, une sophistication secondaire, ne réclamant qu'un correctif méthodologique pour aménager une conception trop instrumentale de l'action et mieux tenir compte de son caractère situé, improvisé, de son adaptation continue en cours de réalisation (Suchman, 1987). Tout ce que la théorie de l'action met en avant, le sujet, le but, le plan, n'a aucune importance. Tout ce qui compte au contraire, c'est précisément ce qu'un modèle de l'action place en position instrumentale : les gestes, les prises, les mouvements, les passages – tous mots de l'entre-deux, qui attachent l'un à l'autre le grimpeur et le rocher, qui disent leur contact incertain, et n'ont aucun sens si on les attribue soit à l'un, soit à l'autre. Ils se situent juste au point où le contact entre la main qui s'accroche et le pli du rocher définit le fait de grimper<sup>1</sup>. Un mouvement, c'est un composé indistinct des minuscules aspérités du rocher qui en dessinent la possibilité et des capacités instantanées du corps du grimpeur. La voie belle ou réussie, la satisfaction et le niveau du grimpeur, tout cela sera des conséquences de leur définition mutuelle au cours de l'escalade elle-même – et non les points de départ d'une action qui se déroulerait ensuite, avec succès ou non.

Si le mot d'action ne convient pas, c'est qu'il ne permet pas de penser le caractère nécessaire, premier, de ce double effacement du grimpeur et du rocher dans le passage qui les définit l'un par l'autre. Cet effacement n'a rien de fortuit, il organise toute l'activité, il en fait tout l'attrait : comment vais-je passer, que va-t-il se passer, que vais-je ressentir, comment mon corps va-t-il réagir. Il n'a rien de passif, non plus. Et il ne signifie nullement une réduction à *l'hic et nunc* de la situation, à une interaction sans passé ni liens. Bien au contraire : il en faut, de la préparation, de l'obstination, de l'entraînement, pour se mettre ainsi en condition de laisser son corps deviner un mouvement, s'y glisser, surmonter souplement ce qui semblait un effort brutal. Intense plaisir de cet effacement de soi au profit d'un geste juste, c'est la concentration, mot-clé des sportifs, qu'on lit trop vite comme s'il s'agissait de psychologie alors qu'il désigne cette réduction double, intensifiant la présence : de tout un corps à un geste précis, et d'une paroi à deux ou trois minuscules saillies du rocher. Loin d'être un moment isolé, que l'analyse opposerait à ses déterminations, cette concentration ne peut se détacher que d'un flux serré d'attachements, tant à soi-même dans la durée de son corps et de ses

---

<sup>1</sup> Cf. la belle description des doigts sur les cordes de la guitare par Michel Serres (1985).

entraînements, qu'aux autres <sup>2</sup>, et à une histoire collective, avec ses modes, ses techniques, ses objets changeants et ses controverses, qui peu à peu font surgir dans toutes leurs variétés les formes de la pratique commune.

Le corps se révèle dans le geste, s'apparaît à lui-même, d'où le plaisir. Mais tout autant le rocher. Il ne s'agit pas de la masse géologique inerte dont nous parlions tout à l'heure. Lui aussi est un réservoir de différences, que seule l'escalade révèle, fait surgir. C'est pour cela que, dans l'affaire, même les rochers ont une histoire : ils sont loin, les sommets enneigés et noirs qui faisaient peur autrefois, mais aussi les sommets peu à peu transformés en catalogues d'exploits par les grands alpinistes tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui centrée sur les voies difficiles, l'escalade a encore fait apparaître un nouveau rocher, fiché mètre par mètre par les topos, ces petits guides des falaises qui donnent la liste sans cesse renouvelée des voies, baptisées de noms farfelus, cotées et commentées selon des critères très précis, cotes qui servent symétriquement d'étalons à chaque grimpeur pour définir son niveau : je fais du 5 sup, du 6b, du 8a... Est-ce dire que même le rocher, l'objet le plus inerte qu'on croyait trouver, est une « construction sociale » ? On voit la pauvreté de cette opposition, qui suggère une équation à somme nulle, où tout ce qui peut être arraché à la nature est rendu à la culture et à l'action des hommes, et inversement. Ce que montre l'escalade, ce n'est pas que la roche géologique est un construit social, c'est qu'elle est un réservoir de différences qu'il faut faire advenir. Certes, le grimpeur fait le rocher comme le rocher fait le grimpeur. Les différences sont bien dans le rocher, et non dans le « regard » porté sur lui. Mais elles n'agissent que dans l'activité même de l'escalade, qui les fait arriver à la présence. Il y a co-formation, avènement croisé. Alors elles surgissent, se multiplient, se font saillies. L'« objet » n'est pas la masse immobile à laquelle nos visées viennent se heurter : il est lui-même déploiement, réponse, réservoir infini de différences que sa saisie fait surgir. Autrement dit, *plus* l'objet est social, *plus* il est naturel - et non pas moins.

Qu'est d'autre le goût ?

Le goût comme activité

Le goût n'est pas un attribut ou une propriété (des choses ou des personnes), mais une activité : il faut faire quelque chose – pour écouter de la musique, boire du vin, apprécier un objet. Ni les goûts ni leurs objets ne sont donnés ou déterminés : comme la voie du grimpeur, il faut les faire apparaître ensemble, par des expériences répétées, progressivement ajustées. L'activité minutieuse des amateurs est une machinerie à faire advenir et sentir dans le contact et se multiplier à l'infini les différences, indissociablement « dans » les objets goûtés et « dans » la sensibilité du goûteur. Ces différences ne sont pas « déjà là » ; en rendant plus présentes les choses, qui sont moins inertes qu'elles ne semblent, par la comparaison, la répétition, etc., il faut les faire apparaître dans et par le contact : le goût est un *faire sentir*, un *se faire sentir*, et aussi, à travers les sensations du corps, tout à fait comme chez le grimpeur, un *se sentir faire*.

« Est-ce bon ? » La question a disparu de l'agenda des sciences sociales penchées sur le goût. On l'a peut-être crue trop naïve - mieux valait se demander pourquoi et comment les gens trouvent cela bon. Ou inversement, trop scientifique, renvoyant aux analyses chimiques, physiologiques, neurologiques capables de nous dire les principes actifs des produits que nous dégustons – quitte à ce qu'ensuite, ils nous plaisent ou non : des goûts et des couleurs... Curieux état des choses. Entièrement déterminé et parfaitement arbitraire (donc dans les deux cas indiscutable, pour des raisons opposées), le goût semble irrémédiablement pris dans un

---

<sup>2</sup> La corde est là pour le rappeler joliment, qui évite qu'en cas de chute on s'écrase platement en bas ; mais « les autres » font surtout partie intégrante de l'activité à travers tout son dessein : le tracé des voies, leurs cotes, les objectifs, les modèles, etc.

double compte rendu, dont chacun des volets est cohérent, mais tout à fait incompatible avec l'autre – ce qui n'empêche nullement les mêmes personnes de donner l'un et l'autre à tour de rôle, selon les situations.

La sociologie, en particulier, en déplaçant la question du goût vers celle des dispositions personnelles, des normes, des cadres collectifs, ne fait de la dégustation qu'une expérience ordinaire, allant de soi. Le goût actuel, en situation, n'est que l'application plus ou moins mécanique ou inconsciente de ces dispositions, elles-mêmes rapportées à leurs déterminations sociales. C'est là renverser l'ordre des choses, faire du goût une propriété bien *déterminée*, à tous les sens du terme : à la fois ferme et affirmée ; réductible à ses causes, vue de l'extérieur, et d'autant plus décidée, vue du sujet porteur de ses goûts. Pourtant si l'on enquête, bien rare est un tel jugement stable, cohérent avec les facteurs qui le déterminent. Un tel jugement ne se formule que dans des conditions très particulières, précisément quand le goût est d'abord affirmation d'une identité, positionnement social – par exemple, devant un sociologue. En face d'un objet inconnu, comme le grimpeur on est loin de retrouver cette belle cohérence entre soi-même et ses propres sensations. Le goût en situation pointe à l'inverse l'attention vers le contact, le lieu et le moment du surgissement incertain de la sensation. L'analyste doit s'intéresser à l'acte tâtonnant, aux gestes qui permettent au goût de surgir, aux savoir-faire qui l'accompagnent, aux soutiens recherchés auprès des autres ou dans des guides et des notices, aux petits ajustements en continu qui l'aménagent et favorisent sa félicité et sa reproduction, à partir des retours que les objets renvoient à ceux qui s'intéressent à eux.

#### Faire agir ses déterminations

Cette façon de se rendre sensible aux choses par les choses elles-mêmes est aussi une machine à inverser l'ordre des choses *entre causes et effets* : il n'est de causes et de déterminismes du goût que s'ils sont activés par le fait de goûter, par l'acte, l'attention qui met en présence. Ce sont les goûteurs qui produisent, renforcent, élaborent ce qui les détermine, et non des déterminismes abstraits, produits par le sociologue ou le cognitiviste, qui gouverneraient en sous-main un goût qui s'ignore.

#### [Encadré 2]

« Tu n'aimes que ce que tu as été »

Voici un exemple, obtenu par hasard, loin d'une situation de travail. Une phrase m'est revenue un soir, dans ma baignoire – le seul endroit où l'on pense vraiment, sans doute. Une phrase qui ne m'avait pas été dite en entretien – je le précise car cela compte aussi, ces façons dont le sociologue fait soudain attention à ce qu'il ne voyait pas. Dans une vie antérieure, j'ai été rocker, et lors d'une discussion entre deux amis restés plus fidèles à leur goût de jeunesse, j'avais entendu l'un dire à l'autre : « toi, tu n'aimes que ce que tu as été ». Je n'y avais pas prêté attention sur le coup, mais quand on est sociologue, ce genre de remarque doit rester dans un coin de la mémoire. Et là, flottant dans mon bain, six ou sept ans plus tard, je réfléchissais à ce problème des déterminismes sociaux, si forts dans le goût, et à la façon de les repenser par rapport à la réflexivité, dans ce cadre d'analyse, plus pragmatique, que nous élaborions. C'est quoi, toujours, dans la littérature, les déterminismes sociaux ? Ce sont ces forces aveugles qui vous tiennent et que vous ignorez, vous croyez aimer les choses, et non, c'est votre milieu, votre origine, votre formation qui vous les font aimer – ou pis encore, « à la Bourdieu », c'est le mécanisme même de cette illusion qui fait le goût. En voilà une vision passive des « déterminismes ». Mais que disait cette phrase, « tu aimes trop ce que tu as été » ? Il fait du Bourdieu, sans problème, l'amateur. L'un disait à l'autre : « Ton goût, ce ne sont pas les choses elles-mêmes, c'est toi-même, ta génération, le souvenir de ta jeunesse... » – tes goûts sont ton passé sédimenté (familial, scolaire, social...), ils font ton identité. Loin d'être une vérité cachée, le fait que derrière n'importe quelle affirmation sur le goût il y a immédiatement des identifications sociales fait partie du *common knowledge* des gens.

La grosse différence, qui fait basculer l'analyse de la critique à la pragmatique, c'est précisément que l'un le dit à l'autre. Les amateurs ne luttent pas contre les déterminismes que le sociologue dévoilerait

malgré leur résistance. Ils « font avec ». Ils les découvrent, mieux chez les autres que chez eux, ils s'interrogent sur leur poids. Et moi, est-ce que je n'aime cela que parce que j'ai baigné dedans depuis mon plus jeune âge ? Ne suis-je pas en train de suivre une mode, ou d'imiter un ami que j'estime ? Parfois en s'appuyant sur la sociologie, ils les caractérisent, en prennent la mesure. Pour cela, il faut bien sûr être plusieurs : c'est l'un qui le dit à l'autre. Et si le rocker en question fait la réflexion à son copain, c'est aussi qu'il pense que cela peut le changer. Excellente définition du collectif : le goût, c'est le goût des autres.

On s'appuie sur les autres, de façon réflexive, pour constituer son goût – et on le sait très bien ! C'est bien ce que disait mon rocker. Cette scène resurgit de ma mémoire (ou de ma baignoire...) était finalement très importante pour moi, sur ces questions : elle liait le goût aux autres non seulement dans l'instant, comme une sorte de débat ouvert en permanence – c'est en s'appuyant sur les avis des autres que je constitue mon goût – mais aussi et surtout *dans l'histoire*, au niveau même du contenu d'un goût, et non seulement de sa façon de se former. Elle indiquait une parfaite conscience du fait que le goût, vécu par chacun mais écrit par tous, est une histoire de soi-même réécrite en permanence avec les autres.

Cette mobilisation change du tout au tout le statut de la détermination sociale : elle peut être nommée, d'abord ; surtout, elle ne termine pas l'affaire ; elle peut elle-même être travaillée (ou non), prise comme appui ou juste comme signe, renforcée ou dépassée. Bref, elle fait partie du goût lui-même, ainsi que sa disponibilité pour entrer dans un débat avec des proches. Cela fait beaucoup, pour des acteurs censés juste croire à l'objet de leur goût et être aveugles à ses déterminations sociales. Les amateurs ne les nient pas, ils s'appuient sur elles, comme sur les œuvres ou sur le goût des autres, pour « déterminer » le leur, comme on dit si justement. Parmi tous les déterminismes possibles, ils en sélectionnent un, ici l'histoire du goût comme définition de soi-même, repérée par les autres comme une sorte de répétition trop figée, le reproche d'un retour perpétuel de leur copain au rock des années 70, constat qu'ils rendent actifs en le lui retournant, dans l'espoir incertain que cela peut peut-être le faire bouger...

Un délibéré (avec soi, avec les autres...)

Autrement dit, plus il y a de déterminations, plus il y a de goût, et non l'inverse. Loin d'être l'agent manipulé de forces qu'il ignore, l'amateur aussi se demande si une trop grande proximité à son objet ne l'aveugle pas : comme les autres aspects des goûts, leur caractère « sociologique » ou mimétique est un thème de débat entre amateurs, non une ressource du sociologue pour les interpréter. Comment saisir une part de l'objet, de ce qu'il livre à qui veut bien le recevoir, des possibles qu'il recèle, comme on dit bien, disant à la fois qu'il les contient et les cache en partie, et qui doivent donc être révélés pour se déployer ? Mais en faisant feu de tout bois pour déterminer des causes un peu stables, en cherchant ici la fidélité à son goût, ou à ses expériences antérieures, en se fiant là au goût des autres, une autre fois aux critiques et aux notices qui expliquent l'origine des choses, croyant ainsi dire leur goût ; et encore, d'autres fois, à la sociologie qui montre qu'on n'aime jamais que ce qu'on a été, son identité et ses différences : le goût n'est qu'une image de soi tendue aux autres, même si ceux-ci sont largement imaginaires...

Un des objectifs des enquêtes et expérimentations que nous avons conduites sur divers types de pratiques amateurs comme le sport, la musique, la cuisine ou l'amour du vin (Hennion, Maisonneuve et Gomart, 2000 ; Hennion, 2004) est bien de considérer le goût comme une modalité problématique d'attachement au monde, produisant dans le même geste les compétences d'un amateur et le répertoire des objets auxquels il tient. L'analyse de ces pratiques nous écarte de la conception « critique » du goût, devenue hégémonique (Bourdieu, 1979), qui en fait un jeu social gratuit, ignorant de lui-même et surdéterminé. Décalant vers les acteurs la compétence critique (Boltanski et Thévenot, 1991), cette perspective le pense comme activité pragmatique d'amateurs tournés vers leur objet sur un mode *perplexe*, guettant ce qu'il leur fait, attentifs aux traces de ce qu'il fait aux autres, partagés entre les sensations

directes à éprouver (ou à essayer d'éprouver), et les relais indirects qui permettent de différer un peu le jugement et de s'en remettre en partie à l'avis des autres<sup>3</sup>.

Ce goût qui nous intéresse, ce goût comme mise en doute et non comme certitude, comme rapport interrogatif de soi avec les choses, avec soi-même, avec les autres, avec les circonstances, part d'un moment d'attention, un arrêt réflexif, qui semble minimal : un délibéré, du côté du goûteur - « Tiens ! ce vin n'est pas mauvais... », dit-on en s'invitant par ce « tiens ! » à prêter l'attention requise (Hennion et Teil, 2004) ; et, du côté des objets, une capacité à interrompre, à surprendre ou à répondre, à « se » rendre intéressants : en effet, une musique, cela s'écoute, un vin, cela *se* boit... Ce droit à s'avancer, c'est leur réflexivité à eux, leur pouvoir de se faire plus présents. Les objets non plus ne sont pas déjà là, inertes et disponibles, à notre service. Ils se livrent, se dérobent, s'imposent à nous - la langue est heureusement moins regardante que les philosophies de l'intention, elle leur autorise sans scrupule cet usage du réflexif, particulièrement bien venu dans le cas du goût (comme lorsqu'on dit qu'il faut laisser un vin « s'exprimer »), que les amateurs connaissent bien : les belles choses ne se donnent qu'à ceux qui se donnent à elles.

### *“De gustibus disputandum”*

C'est un goût en actes que nous voyons à l'œuvre, attentif à son propre succès, avec ses trucs et ses bricolages, jamais très éloigné du regard des autres... Or, ainsi rendu à son statut d'activité, le goût redevient on ne peut plus « discutable » - disputable, auraient dit les anciens. Il est arrêté sur les choses au sens où l'on suspend son jugement, non au sens où l'on fait tomber sur elles un verdict : moment où l'on se tourne vers soi pour apprécier un effet difficile à saisir. Il ouvre ainsi localement, modestement, un bien grand débat, sur la nature des choses et sur notre relation à elles, à travers les autres. On ne fait que cela entre amateurs, de discuter, à l'infini. Discuter ne veut pas dire arrêter les choses – le goût fait sans cesse l'inverse, il relance leur tendance à proliférer, à faire surgir de nouvelles différences et, face à elles, de nouvelles sensibilités. Les goûts sont d'abord discutables au sens négatif du terme, comme on dit douteux : on ne peut convaincre personne d'aimer ce qu'il ne veut pas aimer, il n'est pas de raison assez forte pour imposer un goût. Mais cela ne signifie pas inversement que les goûts sont « indiscutables » cette fois au sens où il n'y aurait pas moyen d'en discuter, chacun ayant un avis irréductible et seul régnant en ce domaine l'arbitraire subjectif. Les goûts ne cessent d'être discutés, non pour fermer les bouches mais pour les ouvrir : précisément parce qu'ils passent par une multitude de dispositifs intermédiaires, appuis, supports, cadres, qu'ils requièrent des techniques, des savoirs, des outils, et qu'enfin ils s'appuient sur des retours, des effets dont l'appréciation ou la mesure ne vont pas de soi – c'est pourquoi les façons de faire, les procédures, le fait de prendre du temps, les discussions, l'appui circonspect sur l'avis des autres, les mesures, les critiques, les guides, tout cela compte tant pour les amateurs. Si nous ne savons décidément pas ce que nous aimons, ce n'est pas par ignorance ou parce que le goût n'est qu'un jeu social ; le goût est incertain parce qu'il est une épreuve, il ne peut se déterminer qu'en s'appuyant sur les expériences accumulées. Il n'est pas décision, mais *guet* ; il ne s'appuie pas sur des certitudes mais sur des indices.

L'idée d'expérimentation réglée, répétée, nous est renvoyée par les mille dispositifs que les amateurs ont inventés. Placés en situation réelle de goûter quelque chose, et non interrogés sur « leurs » goûts, non seulement les gens ne se contentent pas de dire qu'ils aiment ou qu'ils n'aiment pas – bien souvent, ils disent qu'ils n'en savent rien - mais aussitôt ils se demandent ce qu'ils doivent faire, ou quel est le critère à utiliser, ils refusent de faire ce qu'on leur dit, ou

---

<sup>3</sup> On pense au modèle du croire comme appui sur des garants successifs (les objets, les proches, les autres, le vraisemblable...), proposé par Michel de Certeau (1981).

ce qu'ils supposent qu'on attend d'eux, ils veulent savoir l'avis des autres, ils réclament des informations sur le produit mais ne lisent pas celles qu'on leur fournit, ils se demandent s'ils ont bien répondu, ils cherchent, dans l'objet, en eux, ils essaient de comparer ce qu'on leur donne à ce qu'ils connaissent, ils se font sociologues pour se demander si ce n'est pas leur propre savoir de ce qui « doit » être bon qui leur fait trouver ça bon, ils font de la nouvelle sociologie en mettant en cause le dispositif même - le goût ne serait-il pas le simple résultat de la situation artificielle créée par l'expérience ?...

Dire cela, c'est aussi, plus prosaïquement, rappeler que cet espace ouvert du goût conçu comme activité ne se réduit pas au face-à-face entre le goûteur et l'objet. Il n'a rien d'un *no-man's land*. Comme l'escalade, il est au contraire fort bien rempli - d'objets et d'outils, de dispositifs et de cadres, de confrontations et de références, de toutes sortes d'appuis et d'équipements matériels et collectifs, qui lui permettent de se déployer au-delà du *hic et nunc* de l'interaction. Ce sont à la fois des instruments, et les traces sans cesse mobilisées de la présence des autres. Il y a d'autres issues pour décider de son goût que le déterminisme ou la spontanéité. Controverses captives, en sous-main, de la question du sujet : est-il libre, est-il déterminé ? On l'a vu, les déterminismes, loin de les fuir, le goûteur s'en repaît : son problème n'est pas de leur échapper, mais de travailler à leur qualité. Détermination est un synonyme d'attachement – le double sens de ce très beau mot, qui dit la contrainte et le lien affectif, casse l'opposition entre une série de causes qui viendraient de l'extérieur, et l'instantanéité insaisissable et indicible d'un présent irréductible à l'analyse<sup>4</sup>. L'attachement, c'est ce qui nous lie, nous retient, nous tient, et ce que nous aimons, qui nous relie, dont nous sommes une part.

Laisser arriver, faire arriver

Ce qui compte c'est ce qui arrive, ce qui se passe, ce que ça fait, ce qui surgit, en soi et dans les choses - et non ce qui est visé. Il s'agit de sentir, d'être pris, d'éprouver. Mais non pas passivement : cette mise en disposition de soi est on ne peut plus active, comme le suggère mieux le mot de passion ; elle passe par une intense mobilisation de ses facultés, elle s'appuie sur des techniques et des traditions, des objets et des outils, elle a une histoire, elle définit un collectif. Si le goût est actif (un *se faire sentir*, non un simple sentir), au contraire d'une action, il est entièrement tourné vers une disponibilité à ce qui arrive. C'est une façon active de se mettre en état que quelque chose vous arrive. Curieuse activité, décidément : c'est une passivité activement visée, ou une activité visant à subir, à se laisser emporter, déborder par les surprises de ce qui surgit dans le contact avec les choses (Gomart, 1999, Gomart et Hennion, 1999).

Cette façon de remettre entre les mains des acteurs leurs déterminismes, sociaux ou autres, relève d'une véritable technique sociologique. Elle joue autant pour des éléments moins familiers pour les sociologues, comme le corps. Ce corps du grimpeur, lui non plus n'est pas donné avant, il se découvre dans le geste, il est ce déterminisme physique de soi-même dont on prend la mesure dans l'épreuve - et c'est ce qui donne du plaisir. Mais une autre chose encore est difficile à penser dans le goût, et je conclurai sur ce problème, c'est la place à donner aux circonstances, aux dispositifs, aux moments. Que l'amour de l'art, que les plaisirs de l'amateur dépendent des lieux et des moments, voilà qui n'est pas facile à saisir. Je vais encore prendre l'exemple d'un entretien – un entretien que nous n'avons pas compris tout de suite, évidemment !

[Encadré 3]

---

<sup>4</sup> Sur la notion d'attachement, voir Callon (1992) ; Gomart et Hennion (1999) ; Latour (2000).

## « Ça dépend », ou le divan de Dora

Les entretiens ratés sont souvent les meilleurs que nous faisons – sans le savoir. Malgré tous ses préalables théoriques (à cause d'eux ?), au moment où il pose ses questions, en situation devant quelqu'un, le sociologue n'est guère mieux armé qu'un autre, il rame comme il peut avec des relances, des questions un peu bêtes, surtout destinées à déclencher les associations propres de l'interviewé. J'interrogeais une dame d'un certain âge, très grande amatrice de musique, elle en achetait et en écoutait énormément - une dame avec laquelle pourtant j'avais du mal à trouver une « prise », comme on dit en escalade.

« Tu aimes la musique baroque ?

\_ Oui, oui, enfin, ça dépend...

\_ La musique classique ?

\_ Oui, oui, la musique classique...

\_ Et les autres musiques ?

\_ Oui, oui, les autres musiques, enfin, ça dépend.

\_ Et la musique baroque, tu aimes plutôt les nouveaux courants, les nouvelles interprétations ?

\_ Oui, oui, enfin, ça dépend ».

Ça dépend, ça dépend... Il y a des jours comme ça... J'ai finalement mis dans un coin cet entretien qui au fond, pour moi, n'avait pas « rendu ». Notre enquête a avancé entre-temps. Beaucoup plus tard, nous cherchions avec mon équipe, nous relevions tous ces appuis du goût, le corps, le goût personnel, le collectif, les objets, l'histoire... Il restait ce problème de la dépendance du goût aux situations, que nous avions du mal à formuler. Et soudain j'ai repensé à elle : « Mais c'est cela qu'elle n'a pas arrêté de me dire ! » En relisant cet entretien oublié, considéré comme peu concluant, nous avons enfin compris (et pu lire dans ses réponses) l'originalité d'un format du goût, installé dans l'art de la situation, dans la quête minutieuse du moment qui convient – avec ce « ça dépend » répétitif, justement, description tout à fait adaptée de sa recherche (quelle musique me faut-il, là, telle que je suis ?), elle me disait que mes catégories n'étaient pas les bonnes, alors que je n'y avais vu qu'une esquive, pauvre, un « je ne sais pas » ne disant rien de précis – nous aussi, il a fallu que nous nous rendions sensibles à sa posture, simplement pour être en mesure de la lire !

D'un coup, une fois cette « entrée » comprise, loin d'être vide ou raté, l'entretien se révélait plein de réponses. Dora ne cessait de me parler, et très bien, tout à fait positivement, de ce qu'elle fait quand elle écoute de la musique. Elle rentre chez elle, fatiguée, elle a acheté un appareil, elle s'est donc équipée en fonction de ce goût : non pour écouter des musiques, mais pour savoir ce qui peut lui plaire à un moment donné. Elle a instrumenté ce goût. Elle a des boîtiers où on peut mettre six CD. Elle en choisit un peu au hasard dans sa discothèque - en effet, pour elle la question des genres n'était pas pertinente, cela ne dépend pas des genres. À partir de ce premier choix, lui-même vite fait, elle s'installe dans son sofa, elle a une superbe chaîne hi-fi (elle me fera aussi un discours très précis sur le son et la musique), elle les passe, et elle zappe, si ce n'est pas ça elle zappe, jusqu'à ce qu'elle arrive au bon truc, à ce qui marche ce soir-là...

« J'éteins en général, je fais ça plus quand mon mari n'est pas là, par exemple que je rentre tard et que je suis crevée, je prends mes piles et j'en choisis comme ça, à l'impulse, j'en ôte un, j'en reprends un - j'achète bien plus qu'avant, un peu au hasard, enfin pas au hasard mais très ouvert, j'aime un peu tout - et quand j'ai mis mes six disques, je m'allonge avec la télécommande et j'écoute, je saute la plage quand je veux changer, ou que je cherche un air que j'aime, c'est le bonheur absolu... Des fois c'est de la détente, ou je m'endors carrément, mais en général non, j'écoute vraiment au contraire, beaucoup mieux qu'en concert, c'est ça que permet le grand son, par rapport à un appareil lambda où tu as juste la musique elle-même, la part qui passe, quoi, c'est très bien d'un point de vue musical, l'œuvre... je ne sais pas comment dire, mais c'est plat pour le son, ça passe devant toi... tandis que sur mon divan comme ça, ça se déroule en toi, tu es dedans, c'est incroyable comme ça prend. J'aime beaucoup aller au concert, aussi, mais ça n'a rien à voir, c'est pour voir les musiciens, les chanteurs surtout, je m'identifie à eux, je les vois faire la musique, c'est extra aussi mais ce n'est plus de l'écoute, c'est le concert, quoi, on est avec eux. Alors qu'au contraire, on est tout seul avec la musique, en écoutant comme ça, sur mon divan. »

Qu'était-elle en train de me dire ? Que, pour elle, le goût n'est ni un répertoire d'œuvres supérieures, ni non plus « son » goût propre, qu'elle chercherait à découvrir, mais la quête du bon morceau au bon moment, de ce qui plaît dans cette situation, là, présente. Mais c'est une constante du goût, cela ! Il « dépend » tout court, en effet. À l'opposé du dualisme qui fait tout dépendre soit des œuvres « elles-mêmes », soit d'un goût qu'on « aurait » (personnel ou déterminé, c'est la même chose, dans les deux cas, il est considéré comme une propriété du sujet), Dora nous rappelait que le goût, c'est d'abord un

opportunisme du moment et des situations. S'introduire dans un répertoire d'objets, qu'on « choisit » au fur et à mesure, d'abord parce qu'ils se présentent à soi. Qui n'est pas plus proche d'elle, quand il écoute de la musique, que de la position mythique de l'amateur orthodoxe ?

## Dépendances

Le goût dépend, en effet, de tout – une autre déclinaison du mot attachement. Les causes les plus fermes ne produisent pas les effets attendus, ou ne sont pas reconnues. Et inversement, à partir de retours, partiels, indirects, venant de soi, des autres, des choses et des circonstances, les choix les plus fermes sont bientôt remis en cause. Cela ne conduit pas au relativisme mais à de nouvelles expériences, à tous ces retours en arrière, conversions et découvertes qui jalonnent les carrières d'amateurs.

À la variété des choses, ou plutôt à leur capacité infinie à produire des différences, répond une variété irréductible des formats du goût, qui peuvent se configurer en travaillant et en combinant ses multiples déterminismes ; en particulier, pour repérer les formats les plus classiques : le goût des autres, la quête et la définition de ses propres préférences, la focalisation sur les qualités des objets et l'apprentissage méthodique de ce qui est considéré comme le meilleur, voire, comme Dora, la simple adéquation d'un moment heureux ou la satisfaction instantanée d'une situation – qu'on pense au cas d'un bon repas, où la demande d'attention maniaque de celui qui invite sur tel plat ou tel vin gâcherait le plaisir de tous.

La question clé, c'est bien en définitive la présence problématique de l'objet dans le goût. Quelle est la place accordée ou non aux retours des objets, à leur « répondance » ? Pour être « socialement construit », l'objet n'en existe pas moins : il en est au contraire plus présent. Nul besoin d'osciller indéfiniment entre les interprétations linéaires, naturelles (le goût vient des choses elles-mêmes), et les interprétations circulaires, culturelles (les objets sont ce que nous en faisons), dans ce curieux jeu à somme nulle entre les objets et le social. En montrant comment le goût vient aux choses grâce à leurs amateurs, nous rejoignons pleinement la pragmatique : c'est elle qui fait quitter un monde dual, avec d'un côté des choses autonomes mais inertes, et de l'autre de purs signes sociaux, pour entrer dans un monde de médiations et d'effets, dans lequel sont produits ensemble et l'un par l'autre le corps qui goûte et le goût de l'objet, le collectif qui aime et le répertoire des objets aimés<sup>5</sup>. Les attachements, c'est ce qui relie tous ces éléments hétérogènes, à la fois déterminants et déterminés, qui portent des contraintes et font rebondir le cours des choses.

Tout compte, dans le goût, non pas comme des variables indépendantes à cumuler pour garantir un résultat, mais comme des médiations ouvertes, s'appuyant les unes sur les autres pour faire surgir des états et répondre des objets. On peut rêver : et si la sociologie du goût cessait de se battre indéfiniment avec l'empire imaginaire que les objets auraient sur nous ? Si au contraire, regardant faire les amateurs, elle reconnaissait enfin cet empire, pour mieux dire l'art d'un rapport plus intense et réflexif qu'à travers le goût, les humains savent installer peu à peu, aux objets, à leur environnement, aux autres, à leur corps et à eux-mêmes ?

Le goût est bien l'enjeu central d'une politique des choses.

---

<sup>5</sup> La sociologie du goût doit ici beaucoup aux travaux conduits sur les sciences et les techniques au CSI, et à ce qu'on a appelé l'Actor-Network Theory, ou « ANT » (Callon, 1986 ; Latour, 1991).

## Références

- Boltanski, Luc et Laurent Thévenot (1991). De la justification. Les économies de la grandeur. Paris, Gallimard.
- Bourdieu, Pierre (1979). La distinction. Critique sociale du jugement. Minuit, Paris.
- Callon, Michel (1986). Some Elements For A Sociology of Translation: Domestication of the Scallops and the Fishermen of St-Brieuc Bay. Power, Action and Belief: a New Sociology of Knowledge? J. Law, John (éd). London, Routledge and Kegan Paul: 196-229.
- Callon, Michel (1992). Sociologie des sciences et économie du changement technique : l'irrésistible montée des réseaux technico-économiques. Ces réseaux que la raison ignore. CSI (éd). Paris, L'Harmattan: 53-78
- de Certeau, Michel (1981). Croire : une pratique de la différence. Documents, Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica, Università di Urbino (106-A, septembre): 1-21.
- Gomart, Émilie (1999). Surprised by Methadone: Experiments in Substitution. PhD, CSI-École des Mines, Paris.
- Gomart, Émilie et Antoine Hennion (1999). A Sociology of Attachment: Music Lovers, Drug Addicts. Actor Network Theory and After. Law, John et J. Hassard (éd). Oxford/Malden, Blackwell: 220-247.
- Hennion, Antoine, Sophie Maisonneuve et Émilie Gomart (2000). Figures de l'amateur. Formes, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui. Paris, La Documentation française/DEP-Ministère de la Culture.
- Hennion, Antoine (2004). Pragmatics of taste. The Blackwell Companion to the Sociology of Culture. Jacobs, Mark et Nancy Hanrahan (ed). Oxford/Malden, Blackwell: 131-144.
- Hennion, Antoine et Geneviève Teil (2004). Le goût du vin. Pour une sociologie de l'attention. Le goût des belles choses. Nahoum-Grappe, Véronique et Odile Vincent (éd). Paris, Éditions de la MSH: 111-126.
- Latour, Bruno (1991). Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique. Paris, La Découverte.
- Latour, Bruno (2000). Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement. Ce qui nous relie. Micoud, André et Michel Peroni (éd). La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube: 189-208.
- Serres, Michel (1985). Les cinq sens. Philosophie des corps mêlés. Paris, Grasset.
- Suchman, Lucy. A. (1987). Plans and Situated Actions. The Problem of Human-Machine Communication. Cambridge, Cambridge University Press.